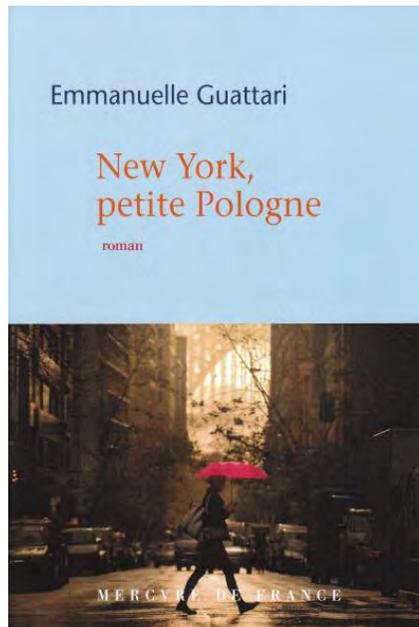


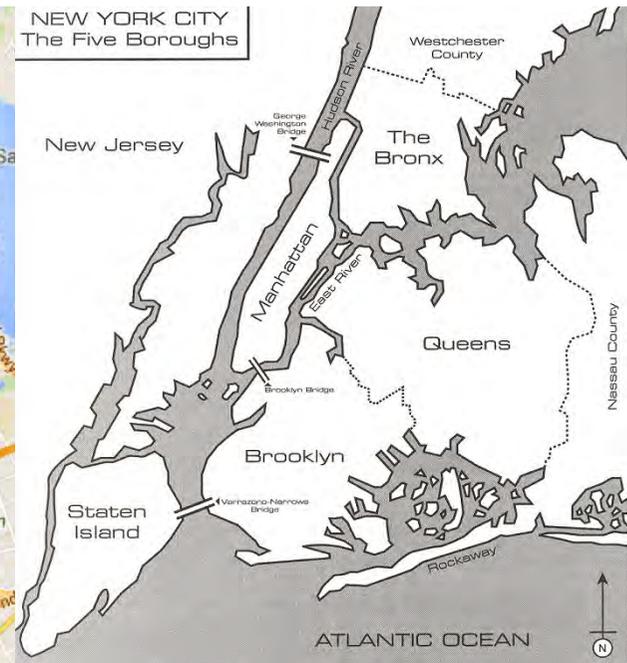
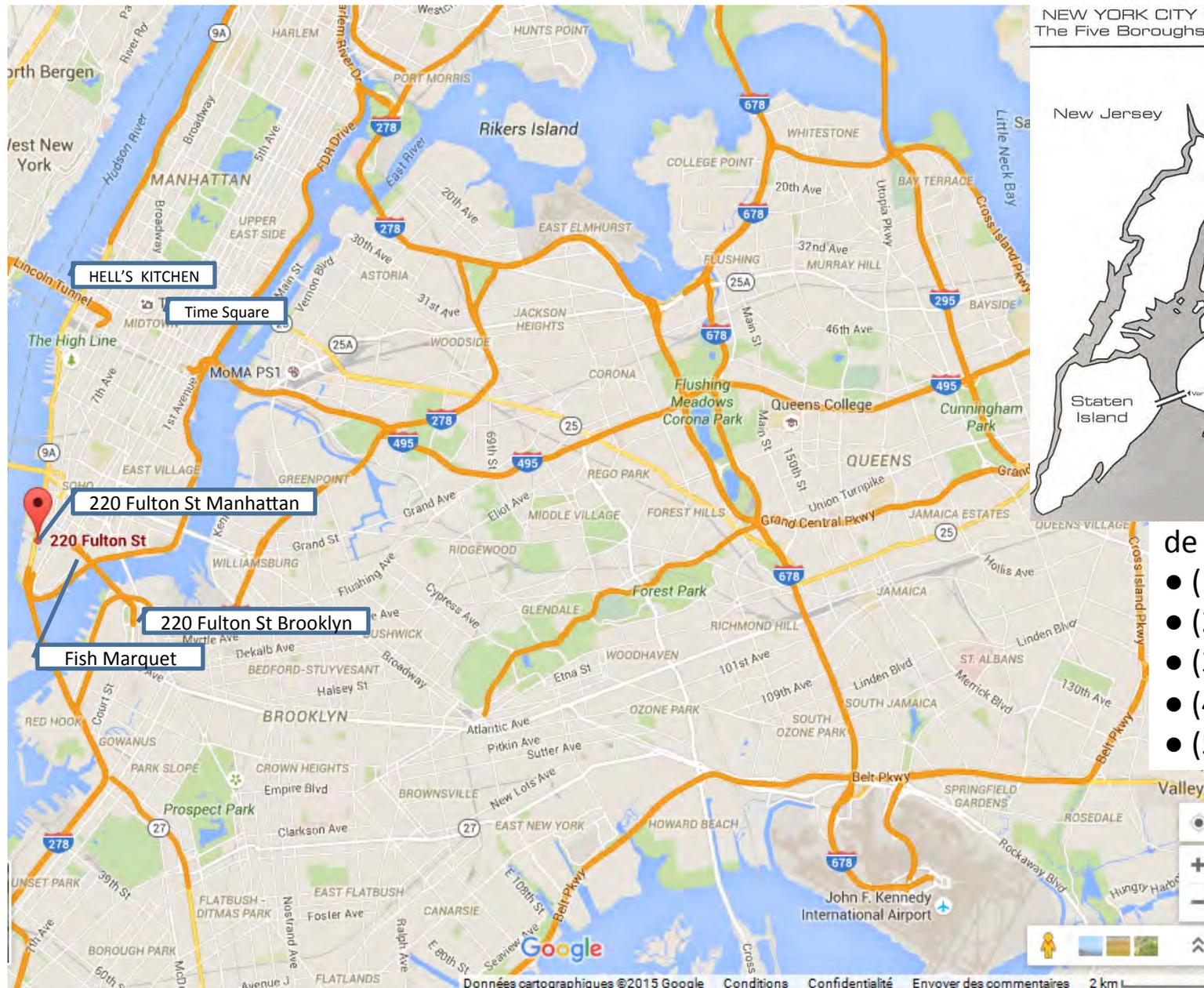
New York, petite Pologne

Emmanuelle GUATTARI; Mercure de France 2015.



Lorsque la narratrice arrive à New York, dans les années 80, elle n’y connaît personne. Pas à pas, elle va découvrir la ville. Rien ne semble l’effrayer ni même l’étonner : ce monde nouveau, elle l’appréhende à sa manière tranquille, sensitive et sensible. Arpentant New York comme la campagne de son enfance, c'est-à-dire ouverte à toutes les surprises et à tous les possibles, attentive aux détails, aux choses et aux individus...

Avec son style inimitable, fait de fragments de sa vie quotidienne, tantôt cocasses tantôt émouvants, Emmanuelle Guattari dresse le portrait iconoclaste d’une New York très personnelle.



de la ville de New York:

- (1) Manhattan
- (2) Brooklyn
- (3) Queens
- (4) The Bronx
- (5) Staten Island

(p.9) J'allais faire un tour du quartier tous les matins, je venais d'arriver, je m'éloignais progressivement de ma rue de façon géométrique ajoutant des carrés aux carrés en me repariant aux affiches et à d'autres détails; je n'avais pas de carte, je ne voulais pas faire touriste.

Je remarque une silhouette dans une foule clairsemée. C'est un homme qui fait de curieuses volte-face vers les points cardinaux. Ses pieds font des pas chassés à droite, à gauche. Il cherche quelque chose. C'est un géant. Il a des cheveux blancs, drus et ébouriffés. (...) Il accoste les gens: un homme qui recule, une femme avec un marmot vers laquelle il agite un langage obscène, ronde et rose(p.12/13).



Il y a un homme allongé au milieu du trottoir. Appelez les pompiers! Quoi? Un passant hausse les épaules et, agacé, fait un écart.

On est dans la rue Reagan des années 80 à New York. Il y a des tas de gens qui vivent par terre.(p. 14).

Personne sans-abri sous du plastique, New York 1984. (Frank Horvat / Via horvatland.com)



Trois arrêts plus loin il y a au bord du viaduc un grand cinéma, l'unique ciné de Williamsbrug.(...) Un classique. Je suis venue voir Terminator, un samedi en fin d'après-midi. Il y a beaucoup de monde qui fait la queue.(p.18)

Il règne un brouhaha. Beaucoup de circulation. Les gens viennent en groupes, des familles, il y a le père, la mère, la tante, la grand-mère, les enfants, le dernier né.(p.19).

« Follies Burlesk », 1987 – © AlanWolfson.net

La salle se remplit inexorablement dans ce désordre. C'est complet. La lumière décline, devient faible, s'éteint dans le bruit. Je me dit ah, le film. Ils ne se taisent pas. On gigote autour de moi, (...) Le générique; on parle encore. On allume des cigarettes, on craque des pop-corn, (...). Non ils ne vont pas se taire. (...) Quand Schwarzenegger arrive tout nu il y a un trémoussement sonore dans les rangées et les sifflets fusent.(p.19/20)



STD	ETD	Flight	Destination	Gate	Status	17:1
17:05	17:50	FI615	New York JFK	27	Go to Gate	
18:45		RC455	Vagar	12		
19:05		EZY8508	London Gatwick	27	On Time	



La première fois que je suis allée à New York,(p.22)

On m'avait expliqué qu'il fallait prendre un taxi jaune à l'arrivée à JFK; il n'y avait pas de régulateur,(p.23)



Il faisait nuit, il était 23h (p.23)

J'avais un niveau d'anglais de fin de lycée, à l'écrit, pas à l'oral.(p.23)

Je suis montée à l'arrière d'une bagnole jaune,(p.23)

J'ai une adresse sur un papier d'un copain de mon père;(p.23)

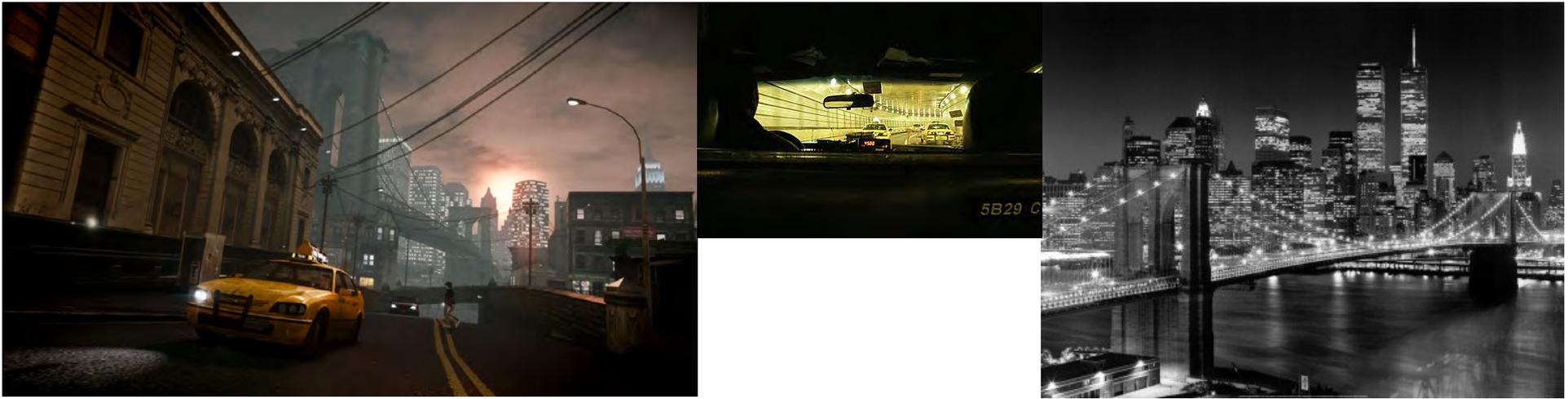


Je dis au chauffeur: 220 Fulton please.

Il se retourne et me répond, ah oui? Fulton Brooklyn ou Fulton Manhattan?

Terreur. Je ne le montre pas. Il me dit , alors?

Je dis le plus fermement possible, Fulton Street Manhattan. Au hasard. Il a dit c'est parti en appuyant sur son compteur, on a commencé à rouler sur les voies express.
(p.23/24)



Quand le taxi rejoint Manhattan il est une heure du matin; on passe sur le Brooklyn Bridge et on arrive directement dans le quartier de Wall Street, Metropolis splendide et vide. Le Fish Market est situé à l'extrémité du quartier des affaires, le vieux quartier historique; Les rues y sont pavées, les immeubles de petite taille, en briques rouges.(p.25)



Metropolis de Fritz Lang, 1927

Tout ce qui touche de près ou de loin aux voitures dans ce quartier semble illicite ou relever du bricolage louche, du trafic. En une nuit, en quelques heures parfois de jour une voiture est violemment dépecée.(p.40)

Les rues sont régulièrement jonchées de ces gestes violents. Les épaves souvent finissent brûlées. Ce qui me frappe le plus c'est quand ça arrive sur le pont - (p.40)



Source://totalcarmagazine.com: **Wrecks in the city – the romance of '70s New York**



Je n'ai pu avoir une voiture que sur une très courte période de ma vie et c'était une véhicule dans lequel je flottais, une Dodge Dart très suspendue, qui tanguait souplement au-dessus du réel.(P.79)



Source: Wikipédia: 1975 Dart Swinger



42nd Street in New York [Robert Parma](#) - Own work:

La rue dans laquelle je déboule n'est pas aussi jolie (...); les immeubles sont murés, les trottoirs pleins de poubelles.(p.29)

Quand je rentre rue Fulton, Martim tout blanc(...) mais tu étais où? Quoi? Ah là là, tu est allée jusqu'à la 10^{ème} avenue! Tu n'as pas fait ça! Dans Hell's Kitchen.(p.31)

Tiens, J'ai une place gratuite pour un spectacle à Broadway.(p.28)



Je descends à Times Square dans la foule compacte et pressée, j'ai envie de lever la tête pour regarder les grands affichages lumineux.(p.28)

Je cherche l'ouest, je le trouve.(p.28)



[Photo : Gregoire Alessandrini](#)



Manhattan Dog Spa

Je suis hantée par le regard d'un chien qui s'est retourné une seule fois, alors qu'il cheminait vers le fond du couloir de la SPA de New York.(p.43)

Il a cheminé en trottinant jusqu'à la moitié du couloir mais il a tourné la tête une toute petite fois pour me regarder sans s'arrêter de marcher, cela a duré à peine un tout petit instant.(p.43)



Je suis restée comme une grande gourde plantée là.(p.44)

Je ne crois pas avoir davantage regretté quelque chose de toute ma vie.(p.44)

Et pourtant! Je suis encore aujourd'hui dans l'indécision de savoir quel meurtre j'ai commis ce jour là.(p.44)

Quel pardon possible. (p44)

Mon père disait souvent «il ne faut pas faire ça, après on a des r'grets ». (p44/45)

Qu'est-ce que s'était dit le petit chien? (...); qu'est-ce qu'il a pensé? Est-ce que je suis pardonnée aujourd'hui? (p.45)

Je pense soudain qu'il est des nuits où tout peut arriver, je ne sais pas pourquoi je pense ça. (p.48)

À la station où je dois prendre ma correspondance le train se fait beaucoup attendre. Je suis assise sur un banc au milieu d'une rangée des vieilles femmes polonaises qui semblent remâcher leurs pensées. (p. 48)



Source: Christopher Morris ; gritty NYC subway 1981



Quand le train finalement vient à quai il règne un curieux silence parmi les gens. On est fatigués, il se fait tard. On monte mais le train ne repart pas (p.48/49)

Un type me fixe obstinément. Tous les regards balaient les visages. (p.49)

Depuis longtemps, le quartier où je loge est une mosaïque de nationalités qui occupent chacune un certain nombre des rues sur lesquelles elles impriment leur marque: commerces, restaurants, coiffeurs...

C'est sur cette ligne de métro qu'un incroyable paysage humain prend une courte réalité d'ensemble. Non pas que cette cohabitation soit irréaliste, mais elle a un effet étourdissant, (p.50)

Eh bien non, ce soir il ne s'est rien passé. (p.51)



Photo: [Jean-Christophe BENOIST](#) (2012) wikipédia

Mon père vient faire une conférence à Columbia, à la Maison Française. Il est révééré, une petite star, il fait chaud, c'est émouvant de revoir son jean noir et sa veste pas trop repassée (p. 53)

Dans l'ascenseur du Philosophy Hall, il y a un petit graffiti: vive la schizo-analyse



Photo INA (1987)

À la fin, on serre la main de la directrice et celle du dean. On commence à partir puis mon père repart en arrière et rattrape le dean et dit: the monnaie. (p.53)

Je suis toute rouge et je dis: the money. Ah, répond le dean, the money ! Money, ah, ah! C'est les services qui vous enverront un chèque. (p.54)

Quand mon père m'emmène au restaurant, comme on reste dans le silence, après un moment il dit : raconte –moi ta vie. (p.55)



À 10h du matin il fait 50 degrés dans le désert. Nous roulons en ligne droite vers le Canyon de Chelly. Au bord de la route il y a une jeune indienne au milieu de l'infini. Elle est debout à côté d'un petit tapis sur lequel elle a posé des colliers de pierres taillées. (p.80)

Albert demande le prix (pour sa copine qui l'a quitté). Il négocie un dollar en moins. (p.80)

On arrive au canyon. Je sors de la voiture, il fait 55 degrés. Après quelques pas sur le sentier je saigne du nez. (p.80)

Nous atteignons enfin le fond du défilé.

Les immenses façades rouges où résonnent la fraîcheur et le son. Nous restons. Nous dormons la nuit dans le canyon, transis, dans le silence et le peuplement des fantômes du village de la mesa troglodyte. Nous n'avons rien à manger.

Le matin nous déguerpiissons (...) frileux et affamés (p.80/81)



Canyon De Chelly Mesa Verde (source : marigaz.files.wordpress.com)





J'ai rêvé de mon quartier; ce couloir bruyant et éclectique sous la vieille rame aérienne; une succession de petites boutiques, de restaurants véreux, de coffee shops gras et étroits, le magasin de friture - pieds de porcs-bananes - éclairé comme un supermarché, dont la ventilation expulse un rot de poulet frit (p.82)

Les coffee shops ici sont des imitations miniatures et pauvres de l'univers chromé flamboyant des années 50, aux tabourets et banquettes de Skaï rouge où les américains vont avaler des œufs et des sandwiches. (p. 82/83)

